

LAZARE.

II.

CHRIST LA RÉSURRECTION ET LA VIE.

Il leur dit ensuite : Lazare notre ami dort , mais je vais le réveiller. Les disciples dirent : Seigneur , s'il dort il guérira. Mais Jésus avait parlé de la mort de Lazare , tandis qu'eux pensaient qu'il parlait d'un véritable sommeil. Alors Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort ; et je me réjouis pour vous de ce que je n'étais pas là , afin que vous croyiez ; mais allons vers lui. Thomas , appelé le jumeau , dit alors aux autres disciples : allons-y aussi , afin de mourir avec lui !

Jésus étant arrivé , trouva que Lazare était dans le sépulcre déjà depuis quatre jours.

Or Béthanie était à environ quinze stades de Jérusalem , et beaucoup de Juifs étaient venus auprès de Marthe et de Marie pour les consoler au sujet de leur frère.

Quand Marthe eut appris que Jésus venait , elle alla à sa rencontre ; mais Marie demeura dans la maison. Et Marthe dit à Jésus : Seigneur , si tu avais été ici mon frère ne serait pas mort ! mais à présent même , je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu ,

Dieu te l'accordera. Jésus lui dit : ton frère ressuscitera. Marthe répondit : je sais qu'il ressuscitera lors de la résurrection, au dernier jour. Jésus lui dit : je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? Elle répondit : oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le fils de Dieu, qui devait venir dans le monde.

(JEAN, XI, 44 à 27.)

Nous reprenons l'étude que nous avons commencée du récit de la résurrection de Lazare.

Nous en étions restés à l'entretien de Jésus avec ses disciples après qu'on lui eut annoncé la maladie de son ami ; il venait de leur déclarer sa résolution d'aller en Judée malgré les dangers qui l'y menaçaient, et il avait justifié cette résolution par l'obligation où il était de faire l'œuvre de Dieu pendant les jours de sa vie mortelle. Il va maintenant leur apprendre quel est le but de ce voyage en Judée.

« Il leur dit ensuite : Lazare notre ami dort, mais je vais le réveiller. » Jésus par sa toute science connaissait que Lazare n'était plus au nombre des vivants, et en parlant de son sommeil il voulait désigner sa mort ; il savait qu'il était déjà couché sous la pierre du sépulcre, et que déjà la décomposition avait commencé pour sa chair mortelle ; et pourtant en parlant de lui il dit encore : Lazare *notre ami* : il parle de lui comme d'une personne vivante encore, et pour qui les liens qui l'unissaient à ses amis sur la terre n'avaient pas cessé d'exister. Preuve évidente que pour Jésus celui qui était couché immobile et glacé dans le tombeau n'était pas le vrai Lazare. A

ses yeux la mort du corps n'est qu'un accident extérieur et passager, qui ne saurait atteindre la nature intime de l'homme ni sa véritable existence. Ici-bas, et pour les yeux de la chair, la mort sépare le frère d'avec la sœur, la femme d'avec le mari, la mère d'avec l'enfant; mais elle ne sépare pas en réalité ceux qui aiment le Seigneur; et nous aussi nous pouvons dire : notre ami, notre père, notre frère, notre enfant, en parlant de ceux qui se sont endormis avant nous dans la foi au Fils de Dieu. Nous avons une partie de notre famille sur la terre, une autre partie dans le ciel; mais la famille est toujours complète si elle est unie par le lien de la foi : ceux qui sont morts n'ont fait que nous précéder dans un séjour meilleur, ils vivent, nous les connaissons, nous les aimons encore, ils nous ont donné rendez-vous auprès du Seigneur, et s'ils « ne viendront plus vers nous, nous irons vers eux. » Ce que je vous dis là, mes frères, vous l'avez entendu bien des fois; ce sont des lieux communs dans la chaire chrétienne; et pourtant il faut redire ces choses et y revenir sans cesse; car, hélas! ces vérités si simples et si grandes restent pour nous le plus souvent à l'état de théories; nous ne savons pas les réaliser dans notre vie intime par la puissance de la foi. Combien nos deuils seraient allégés, et comme le sépulcre serait pour nous transfiguré, si nous savions saisir par la foi ces bienheureuses réalités; si nous vivions réellement, par la pensée et par le cœur, avec nos amis qui se sont endormis en Christ!

« Lazare, notre ami, *dort.* » C'est sous cette douce image que l'évangile représente la mort, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus effrayant et de plus horrible aux yeux de la chair. « Ceux qui dorment en Christ : » ¹ ainsi sont désignés par le Saint-Esprit les fidèles décédés, quel que puisse être le genre de leur mort : soit qu'ils s'éteignent paisiblement dans leur lit, rassasiés de jours comme Jacob et Siméon, soit qu'une mort violente les retranche dans la fleur de l'âge, comme les martyrs. Etienne, lapidé par une multitude furieuse, remet son esprit entre les mains de Jésus, et « s'endort. » ² Et pourtant, s'il y a quelque chose de hideux et d'effrayant, quelque chose que la nature humaine repousse avec horreur, c'est assurément la mort. L'homme n'a point été créé pour mourir, la mort n'a jamais pu être le but de l'auteur de la vie. La mort n'est point l'œuvre de Dieu, c'est l'œuvre du péché, et le péché ne vient point de Dieu. Quelle que soit la mystérieuse origine du mal moral, ce n'est point Dieu qui l'a fait : la mort est un renversement de ce qu'il avait créé beau et bon, c'est un désordre apporté dans son ouvrage, un ton faux dans l'harmonie de son univers. Par cela même que la mort n'est pas l'œuvre de Dieu, mais d'une puissance ennemie et malfaisante, il est dans l'ordre que nous redoutions la mort et que nous la repoussions avec horreur ; il est dans l'ordre

¹ 4 Cor., XV, 48.

² Actes, VII, 60.

qu'elle soit pour nous « le roi des épouvantements, » comme l'appelle l'Écriture. Mais cette mort si repoussante et si horrible, du moment qu'elle a été touchée par la croix de Jésus-Christ, et que le péché qui l'a engendrée a été pardonné, la mort dès ce moment-là change d'aspect et de nature : ce n'est plus le ministre de la justice qui traîne le coupable devant son juge pour qu'il subisse le châtiment ; c'est le messager de la grâce qui introduit le croyant dans la demeure bienheureuse qu'il doit habiter à jamais ; ce n'est plus une dispensation de colère et de terreur, c'est une dispensation de paix et d'amour ; ce n'est plus un déchirement affreux et foudroyant, c'est un doux et paisible sommeil : Lazare notre ami dort !

Toutefois il ne faudrait pas conclure de ce terme de sommeil, qui est une simple image, que l'âme, au moment de la mort, entre dans un état d'insensibilité pour attendre le jour de la résurrection, comme l'ont pensé quelques théologiens. Bien qu'il soit impossible de nous faire une idée précise de l'existence d'une âme séparée du corps, il me paraît résulter clairement, de plusieurs passages de l'Écriture, que l'homme aussitôt après la mort entre dans un état de bonheur et de souffrance ; qu'il y a pour chaque individu un jugement particulier qui précède celui du dernier jour, et dont celui-ci ne sera que la confirmation éclatante et solennelle. Comment expliquer autrement cette déclaration si précise du sauveur au brigand sur la croix : « *aujourd'hui* tu seras avec moi dans le paradis ? » comment expli-

quer encore cette parole de saint Paul dans la seconde épître aux Corinthiens : « nous aimons mieux être absents de ce corps pour être avec le Seigneur ? » L'âme peut donc jouir de la présence du Seigneur alors qu'elle est séparée du corps, et le sommeil de la mort n'est pas l'insensibilité.

Quelles sont donc les idées renfermées dans cette douce image du sommeil, que l'Écriture emploie pour désigner la mort des enfants de Dieu ?

D'abord, le sommeil c'est le repos après le travail et la fatigue du jour. Nous dormons la nuit pour retremper nos forces et nous préparer à l'œuvre du lendemain. La mort du fidèle ressemble au sommeil en tant que le sommeil renferme l'idée de soulagement, de rafraîchissement et de repos. Le soldat de Jésus-Christ a achevé son combat, et il jouit de sa victoire ; le laboureur a terminé sa journée de travail, et il s'assied au foyer domestique, heureux et paisible au milieu des siens ; le voyageur est arrivé au terme de sa course, et il oublie toutes ses fatigues en contemplant les splendeurs de la Jérusalem céleste. Ils sont mis en possession du « repos qui est réservé au peuple de Dieu, » affranchis pour toujours des souffrances de cette vie d'épreuve. « Il entre dans la paix, » dit un prophète en parlant de la mort du fidèle ; « ils se reposent dans leurs sépulcres, tous ceux qui ont marché devant Dieu »².

¹ Luc, XXIII, 43. 1 Cor., V, 8. Voir encore Luc, XVI, 22, 23.

² Esaïe, LVII, 2.

En second lieu, le sommeil c'est la sécurité. Quand nous nous couchons pour dormir après avoir fermé la porte de notre maison, nous sommes tranquilles ; nous ne pourrions pas reposer si nous n'avions pas la certitude que nous sommes à l'abri des tentatives du voleur et de l'assassin. Ainsi du fidèle qui s'endort du dernier sommeil : il entre dans un état de sécurité parfaite ; il est pour jamais à l'abri de la tentation, de la chute et de la condamnation. Le Seigneur a fermé sur lui une porte que nul ennemi ne peut ouvrir ; il est devenu « une colonne dans le temple de Dieu, et il n'en sortira plus. » Il y a « un grand abîme, » dit le sauveur, entre le séjour de Lazare et celui du mauvais riche : nul ne peut passer de l'enfer au ciel, ni du ciel dans l'enfer ; et cet abîme infranchissable, qui fait le désespoir des réprouvés, fait la sécurité des élus.¹

Enfin le sommeil implique une idée de relèvement. Nous nous livrons au repos à la fin de la journée, non point pour demeurer toujours dans l'inaction, mais pour nous relever le matin animés d'une vie nouvelle. C'est ainsi que Jésus, après s'être endormi du sommeil de la mort, s'est réveillé le troisième jour ; et « ceux aussi qui dorment en Jésus, Dieu les ramènera avec lui » au grand jour de la résurrection. « Pour moi, » dit David, « je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de ta ressemblance, quand je serai réveillé. » « Ceux qui dor-

¹ Apoc., III, 7, 12. Luc, XVI, 26.

ment dans la poussière de la terre, » dit Daniel, se réveilleront pour la vie éternelle. » « Tes morts vivront ! » s'écrie Esaïe, « même mon corps mort vivra ; ils se relèveront. Réveillez-vous et vous réjouissez avec chant de triomphe, vous habitants de la poussière ! car la rosée est comme la rosée qui fait pousser les herbes, et la terre jettera dehors les trépassés »¹. Cette parole de consolation que Jésus adressait à Marthe : « ton frère ressuscitera, » cette parole s'adresse également à quiconque a vu s'endormir en Christ un parent ou un ami. Sœur chrétienne, ton frère ressuscitera ; mère chrétienne, ton enfant ressuscitera ; veuve chrétienne, ton mari ressuscitera ; ami chrétien, ton ami ressuscitera !

Comme le sépulcre se transforme à la lumière de cette bienheureuse assurance ! le sépulcre pour le fidèle n'est qu'un lit de repos ; c'est le sol fécond où tombe une semence divine qui doit germer en vie éternelle ; c'est le péristyle du palais de la gloire céleste. Encore quelques années — un peu plus ou un peu moins, qu'importe ! — et les liens qui nous attachent à la poussière seront brisés ; et si nous faisons partie du peuple de Dieu sur la terre, nous reformerons une église nouvelle dans le séjour de la paix, de la félicité et de la gloire éternelle. Mes bien-aimés frères, puisse cette magnifique espérance devenir pour nous une réalité de jour en jour plus vivante ! puissions-nous y trouver à la fois une con-

¹ 1 Thess., IV, 14. Ps. XVII, 15. Dan., XII, 2. Esaïe, XXVI, 19.

solation dans cette vie d'épreuves , et des forces pour combattre le bon combat ! « O mort, où est ton aiguillon ? ô sépulture , où est ta victoire ? grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! »

« Jésus avait parlé de la mort de Lazare , tandis que ses disciples crurent qu'il parlait d'un véritable sommeil ; et ils lui dirent : Seigneur, s'il dort il guérira. » Ils regardaient le sommeil comme un symptôme favorable dans la maladie de Lazare ; et il est probable que leur but, en faisant cette observation , était de détourner Jésus de se rendre à Béthanie , puisque la guérison de Lazare paraissait probable sans son intervention.

« Mais Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort ; et je me réjouis pour vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez ; mais allons vers lui. » Il ne nous est pas rapporté que jamais personne soit mort en présence de Jésus , le prince de la vie ; Marthe et Marie paraissent avoir eu la conviction que la présence de Christ suffisait pour éloigner la mort , puisque l'une et l'autre lui disent tour à tour : « Seigneur , si tu avais été ici , mon frère ne serait pas mort. » En déclarant à ses disciples qu'il ne regrettait pas de s'être trouvé absent, et d'avoir laissé ainsi à la maladie une issue fatale , Jésus leur donnait à entendre qu'il avait dirigé lui-même toutes les circonstances de cet événement pour l'affermissement de leur foi ; car la résurrection d'un mort devait témoigner de sa puissance divine d'une manière plus

éclatante que la guérison d'un malade. « Je me réjouis de ce que je n'étais pas là, *afin que vous croyiez* : » cela ne veut pas dire que jusque-là les disciples n'eussent pas cru en lui, mais seulement que leur foi allait acquérir un degré nouveau de puissance et de clarté. La foi chez les apôtres s'est développée lentement, par degrés successifs ; il en est de même chez tous les fidèles. Nous sommes appelés à marcher « de foi en foi » ; et à chaque développement nouveau de la foi, où nous ne parvenons souvent que par de rudes combats, il nous semble que jusque-là nous n'avions point cru encore.

« Thomas, appelé Didyme, dit alors aux autres disciples : allons-y aussi pour mourir avec lui ! » Voyant que son maître ne se laissait retenir par aucune considération, ce disciple qui l'aimait, et qui était prêt à donner sa vie pour lui, persuadé que Jésus allait au-devant de la mort en se rendant à Béthanie, prend une résolution désespérée qu'il veut faire partager aux autres disciples encore saisis de crainte. Ce trait de la vie de Thomas le distingue d'une manière avantageuse et intéressante. On ne rend pas généralement justice à cet apôtre, et il n'en est aucun peut-être dont le caractère ait été plus fausement apprécié. C'est à tort que son nom est devenu le symbole du doute et de l'incrédulité. Si une circonstance de sa vie que vous connaissez tous — celle où il demanda pour croire de toucher les marques des clous sur le corps du sauveur — si cette circonstance, dis-je, indique en lui un homme

positif, qui ne se paie pas de paroles et qui veut des preuves évidentes, il faut ajouter que ses doutes furent partagés d'abord par tous les disciples, et qu'ils ne forment pas non plus le trait distinctif de son caractère. Dans l'exigence même de Thomas on sent le désir et le besoin de croire; et quand Jésus lui a permis de vérifier par lui-même la réalité de sa résurrection, Thomas s'écrie, dans un transport de joie et d'amour qui le distingue des autres disciples : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Sans doute quelque chose laissait à désirer dans la disposition religieuse de Thomas : il était trop dominé par les objets présents et visibles; il ne savait pas encore saisir par la foi le monde invisible et à venir; mais en y regardant de près on reconnaît chez lui bien moins un penchant à l'incrédulité qu'un besoin trop prononcé d'appuyer sa foi sur des preuves positives et sensibles. A côté de cette disposition nous trouvons chez Thomas un dévouement chaleureux, une vivacité d'esprit peu réfléchie, mais pleine de droiture, qui rappelle saint Pierre : on croit entendre Pierre lorsqu'il interrompt Jésus qui préparait ses disciples à sa fin prochaine, par cette exclamation : « Seigneur ! nous ne savons où tu vas, et comment pourrions-nous en savoir le chemin ? »¹ Si quelque chose distingue saint Thomas de saint Pierre, c'est plus de modestie, moins de confiance en lui-même; il a moins promis, et sa chute n'a été que celle des autres disciples; à

¹ Jean, XIV, 5.

cela près on trouve chez lui la même droiture, la même ferveur et le même amour. Plût à Dieu, mes frères, qu'il y eût chez vous tous seulement la disposition de Thomas à l'égard de Christ et de l'évangile ! Si vous aviez la disposition de Thomas, vous seriez tous des chrétiens fidèles et fervents ; et si Thomas avait eu les preuves que vous possédez de la vérité chrétienne, jamais il n'eût demandé à toucher du doigt le corps du sauveur.

« Jésus étant arrivé, trouva que Lazare était dans le sépulcre déjà depuis quatre jours. » Il paraît que Lazare était mort peu après que Marthe et Marie eurent envoyé vers Jésus ; et selon l'usage des Juifs, il avait été mis aussitôt dans la grotte de la sépulture. Comme Jésus se trouvait alors dans la Pérée au delà du Jourdain, qu'il fallait au messager un jour pour y parvenir, qu'il y resta encore deux jours, et qu'enfin il mit aussi un jour pour se rendre à Béthanie, il n'y arriva que le quatrième jour après la mort de Lazare.

« Or Béthanie était à quinze stades environ (un peu moins d'une lieue) de Jérusalem ; et beaucoup de Juifs étaient venus voir Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère. » Ainsi tout était préparé, par la direction du Seigneur, pour que le miracle qu'il allait accomplir eût de nombreux témoins, qui devaient en répandre la nouvelle à Jérusalem, et le faire servir à l'avancement du règne de Dieu.

« Quand Marthe eut appris que Jésus venait, elle

alla à sa rencontre ; mais Marie demeura dans la maison. » Les deux sœurs se présentent avec le même caractère qui leur est assigné dans le récit que nous trouvons au dixième chapitre de saint Luc. Cet accord entre les deux écrivains, qui évidemment n'a rien de prémédité, est un témoignage de la vérité des récits. Dans saint Jean comme dans saint Luc, c'est toujours chez Marthe l'activité extérieure, chez Marie la vie intérieure et contemplative. Marthe et Marie sont également affligées de la mort de leur frère, comme il y avait chez l'une et chez l'autre le même amour pour le sauveur ; mais ces sentiments qui leur sont communs se manifestent chez les deux sœurs d'une manière différente. Marthe répandue au dehors, prompte à s'informer des nouvelles, apprend la première que Jésus approche ; et sans attendre son arrivée, sans prendre le temps de l'annoncer à sa sœur, elle court à sa rencontre pour lui dire l'affliction dont son cœur était plein. Marie, retirée dans quelque chambre solitaire, seule avec sa douleur et avec son Dieu, se contente de pleurer et de prier ; elle renferme dans son cœur ses sentiments intimes et profonds ; elle attendra que Jésus la demande pour aller vers lui. La foi chrétienne, en changeant les cœurs, ne détruit pas les caractères ; elle ne passe pas le niveau sur les facultés naturelles de chacun ; elle respecte les individualités, tout en les sanctifiant et les faisant servir à la gloire de Dieu. Il est bon qu'il y ait dans l'église du Seigneur des aptitudes variées, des caractères qui font contraste ; il est bon que l'élément de l'acti-

vité extérieure soit associé dans le royaume des cieux à celui de la vie intérieure et cachée ; il est bon qu'il y ait des cœurs expansifs comme Pierre et Marthe, et des esprits contemplatifs comme Marie et saint Jean ; il est bon qu'il y ait des hommes d'action et des hommes de méditation, des hommes qui combattent comme Josué dans la plaine au fort de la mêlée, et d'autres qui, comme Moïse sur la montagne, tiennent pendant le combat leurs mains élevées au ciel¹. Toutes ces aptitudes diverses concourent également à la gloire de Dieu, et de leur rapprochement résulte la sainte harmonie de son royaume. Dans la grâce comme dans la nature, la variété est une des grandes beautés des œuvres de Dieu.

« Et Marthe dit à Jésus : Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ! Mais à présent même, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. » Marthe savait que Jésus avait rappelé des morts à la vie ; cette pensée lui donne bien une lueur d'espérance, mais elle n'ose pas s'y arrêter. Il est évident, d'après la suite du récit, que sa foi était encore chancelante et obscure ; elle cherche auprès de Jésus les lumières et les forces dont elle a besoin.

« Jésus lui dit : ton frère ressuscitera. » Je ne pense pas que le sauveur ait voulu promettre ici à Marthe un miracle immédiat ; il veut plutôt lui rappeler que la chose vraiment importante n'était pas de

¹ Exode, XVII, 10-13.

recouvrer son frère pour les quelques jours de cette vie mortelle, mais bien d'avoir l'assurance qu'il n'était pas mort pour toujours, et qu'après s'être endormi dans la foi, il devait tôt ou tard ressusciter pour vivre éternellement. Aussi emploie-t-il à dessein une parole générale de consolation, qui devait élever la foi de Marthe et la porter à saisir les réalités de la vie éternelle.

Mais Marthe ne se contente pas d'une assertion qui lui semble trop vague, et d'une espérance qui lui semble trop éloignée; elle veut obliger le Seigneur à s'expliquer d'une manière plus précise, et lui dit : « je sais qu'il ressuscitera lors de la résurrection au dernier jour; » est-ce donc à ce jour-là — telle était évidemment sa secrète pensée — est-ce au dernier jour que tu me renvoies pour me consoler? Cette déclaration de Marthe, qui renferme une profession de foi si précise, est très-remarquable : elle nous montre que la doctrine de la résurrection, qui semble tenir si peu de place dans l'ancien testament, était généralement admise par les Juifs. Il est évident que si l'ancien testament n'enseigne pas plus explicitement cette grande vérité, c'est qu'elle y est partout supposée, et qu'elle n'était l'objet d'aucun doute chez les Israélites, si ce n'est pour les sadducéens, qui formaient une secte à part.

« Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » Ici encore le sauveur ne veut pas faire une

promesse positive relativement à un miracle immédiat ; il continue à élever les pensées de Marthe au-dessus de la terre et de cette vie mortelle ; il veut lui faire comprendre que la résurrection du corps est inutile si elle n'a pas été précédée de la résurrection de l'âme ; et que si l'âme possède la vie nouvelle, le corps aussi doit revivre nécessairement. La résurrection spirituelle et la glorification du corps sont étroitement unies ; elles ne sont au fond qu'une seule et même œuvre de relèvement ; elles découlent ensemble d'un même principe de vie, qui est Christ¹.

« Je suis la résurrection et la vie : » la véritable résurrection n'est pas cette résurrection matérielle à laquelle tu attaches tant de prix, et la véritable vie n'est pas cette vie du corps que tu regrettes pour ton frère : la vie est en moi, et pour les hommes elle consiste à croire en moi et à me posséder. « Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort : » la mort du corps ne peut atteindre à sa vie véritable, à cette vie éternelle qu'il a puisée en moi ; pour lui, ce que tu appelles la mort n'est qu'un accident passager et de peu d'importance. « Quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais : » quiconque est parvenu dès ici-bas par la foi à la véritable vie ne mourra plus ; cette vie nouvelle que je lui ai donnée ne peut pas se perdre, et ce que tu appelles la mort n'est que le passage à la perfection de la vie. » C'est à tort que certaines versions portent au verset 26 :

¹ Voyez le même ordre de pensées, Jean, V, 24-29.

« quiconque vit et croit en moi ne mourra point *pour toujours*. » Cette traduction n'est pas conforme au sens grammatical des mots dans le texte original ; et d'ailleurs une telle promesse ne signifierait rien pour Marthe, qui croyait déjà à la résurrection du dernier jour.

Arrêtons-nous en terminant sur la pensée profonde que le sauveur exprime ici. La vie et la mort, selon la parole de Dieu, ne sont point ce que les hommes appellent la vie et la mort. La vie, c'est de croire en Jésus-Christ et de lui appartenir par la foi ; la mort, c'est d'être séparé de Christ. Celui qui croit en Christ est vivant, alors même que son corps est couché sous la pierre d'un tombeau ; celui qui ne croit pas en Christ est mort, alors même que son cœur bat, que sa bouche parle, que ses mains agissent, et que son esprit travaille. Mes frères ! possédez-vous la vie, la vie selon Dieu, la vie spirituelle, la vie éternelle, cette vie qui doit commencer sur la terre pour se compléter dans le ciel ? Jésus est-il pour vous personnellement la résurrection et la vie ? êtes-vous unis à lui par ce lien de la foi et de l'amour que la mort du corps ne saurait briser ? ou bien êtes-vous encore, selon l'expression de l'Écriture, « morts dans vos fautes et dans vos péchés ? » Que d'hommes, hélas ! qui ont le bruit de vivre, et qui sont morts ! que de morts spirituels dans le monde ! que de morts spirituels dans l'église même de Jésus-Christ ! Si vous regardez autour de vous, vous trouverez partout, avec les apparences brillantes de la

vie, la triste réalité de la mort. Quand on voit l'activité dévorante qui règne dans les sociétés humaines, le jeu régulier des institutions sociales, les progrès incessants de l'industrie, l'énergie des passions et des intérêts; quand on voit, dans nos fêtes nationales, les rues et les places débordant d'une foule agitée et frémissante, et qu'on entend les acclamations enthousiastes qui saluent le retour de nos drapeaux victorieux, — on dirait assurément que tout cela c'est la vie : et pourtant, aux yeux du Seigneur, ces multitudes si affairées et si bruyantes sont plongées dans le sommeil de la mort; elles sont mortes, car elles ne vivent pas de la vie de Christ; et pour trouver la vie dans ces multitudes, il faut chercher longtemps et découvrir à grand'peine, de loin en loin, quelques rares exceptions.

Mais cette vie que nous ne trouvons pas dans le monde, la trouvons-nous du moins dans l'église? Ici encore il y a les apparences de la vie : nos temples ne sont pas déserts le jour du Seigneur, souvent ils deviennent trop étroits pour contenir la foule qui vient entendre la parole de Dieu; tous les enfants sont baptisés au nom de Christ, tous les mariages viennent chercher la bénédiction chrétienne, et dans nos fêtes religieuses un grand nombre de frères et de sœurs viennent avec recueillement à la table sainte recevoir le corps et le sang de Christ. Voilà les apparences de la vie : mais la réalité, où est-elle? parmi tous ceux qui écoutent la parole de Christ, qui ont été baptisés au nom de Christ, qui

participent à la chair et au sang de Christ, combien y en a-t-il qui vivent de la vie « cachée avec Christ en Dieu ? » est-ce le grand nombre ? ou ne serait-ce au contraire qu'une faible minorité ? Ici encore, nous avons lieu de le craindre, aux yeux de celui qui connaît toutes choses, c'est la mort qui règne sous les dehors de la vie ; et à la plupart de nos chrétiens de profession le Seigneur dirait aujourd'hui comme autrefois à l'église de Sardes : « je connais tes œuvres : tu as la réputation d'être vivant, mais tu es mort ! » ¹

Il en est pourtant qui sont vivants, et que Dieu en soit béni ! il est un petit troupeau de fidèles qui ont ouvert leur cœur aux promesses de l'évangile, qui ont reçu Jésus comme leur sauveur, qui ont trouvé en lui la vie, et qui selon sa promesse ne mourront jamais ! Mes chers amis, je le demande encore, êtes-vous de ce petit troupeau qui appartient à Christ ? c'est là pour vous la question décisive et solennelle, une question auprès de laquelle toutes les autres que vous pouvez agiter dans votre esprit, si importantes qu'elles vous paraissent, ne sont que des jeux d'enfant. Avant de savoir si vous serez riches ou pauvres, bien portants ou malades, honorés ou dédaignés des hommes, avant de savoir si vous occuperez dans ce monde telle ou telle position plus ou moins heureuse, il faut savoir si vous êtes vivants ou si vous êtes morts. Oh ! mes amis, si vous ne possédiez

¹ Apoc., III, 4.

pas encore la vie selon Dieu, ne vous donnez point de repos jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée ; et pour la trouver allez à celui qui est lui-même la résurrection et la vie ! cherchez le sauveur comme de pauvres pécheurs perdus et condamnés devant la justice éternelle, ouvrez tout votre cœur au salut qui vous est offert par le sang de l'expiation ! Il dépend de vous de croire en Christ, et de lui donner votre cœur, et de vivre de sa vie ; quiconque est hors de Christ est sans excuse, et le seul obstacle qui l'éloigne de la vie des enfants de Dieu, c'est sa propre volonté. Comment se fait-il qu'il faille tant solliciter les hommes pour les engager à devenir des chrétiens vivants et fidèles ? La foi chrétienne, la vie chrétienne, est-ce donc une chose triste et amère, une chose qui répugne à tous les instincts de notre nature ? mais non, vous le savez : c'est au contraire un *évangile*, c'est-à-dire une bonne nouvelle : c'est le pardon annoncé aux pécheurs, le relèvement à ceux qui sont tombés, le salut à ceux qui étaient perdus sans ressource ; c'est la consolation pour les affligés, c'est la guérison pour les malades, c'est la force pour les faibles, c'est la lumière pour ceux qui sont dans les ténèbres, c'est la vie pour ceux qui sont morts. C'est le secret de la vraie joie dans ce monde, et l'avant-goût d'une joie meilleure à la droite de Dieu pour jamais. Quiconque est en dehors de Christ, et n'a pas trouvé en lui la vie, ne peut goûter un seul moment de joie raisonnable ni de bonheur solide, quelles que soient les jouissances extérieures dont il est en-

touré. Quiconque a donné son cœur à Christ possède la paix, quelles que soient les agitations extérieures ; il sait qu'il a dans le ciel « une maison éternelle qui n'est point faite par la main des hommes ; » il sait que « Christ est sa vie et que la mort lui est un gain ; » et « alors même que la terre serait bouleversée, et que les montagnes se renverseraient au cœur de la mer, » il peut dire avec le prophète : « l'Eternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob est notre haute retraite ! O Eternel ! ta bonté est grande envers nous, et tu as retiré notre âme du sépulcre profond ! » Amen.

Août 1859.